

Le Noël béarnais d'Eugène Casalis

Robert DARRIGRAND

La musique a toujours occupé une place importante dans la vie et l'œuvre d'Eugène Casalis. Dès son plus jeune âge, son instruction est confiée à une vieille tante qui veille à ce que les textes chrétiens trouvent une bonne place dans le programme éducatif proposé à l'enfant. Il apprend les psaumes et les sonnets de Drelincourt à côté des fables de La Fontaine et de Florian. Le dimanche, il assiste ses grands-parents qui, très âgés, ne peuvent plus participer au culte paroissial. Ils reprennent alors les vieilles habitudes du Désert et organisent un culte familial où « rien ne manquait : chant d'un psaume, répétition des dix commandements, confession des péchés, lecture d'un sermon, tout y était ».

A l'âge de dix ans, ses parents le confient au pasteur Henri Pyt qui l'amène à Bayonne. Celui-ci est un fervent défenseur de la théologie du Réveil qui, comme son nom l'indique, s'est donné pour tâche de réveiller la pratique spirituelle des protestants. Le mouvement s'accompagne d'une floraison de cantiques aux musiques plus entraînantes que celles de la plupart des psaumes traditionnels. Eugène chante avec ferveur ces nouveaux chants lors des réunions organisées par son mentor. De retour à la maison, chez sa tante, il occupe ses moments de détente à chanter avec une de ses cousines les cantiques du Réveil composés par César Malan :

Ces hymnes répondaient parfaitement aux sentiments et aux besoins de l'époque du premier réveil. La joie et l'espérance y éclataient, il y avait dans leurs accents quelque chose de chevaleresque, de presque martial, un défi aux vanités du monde, à ses calom-

*nies, à ses menaces, qui nous faisait tressaillir.*¹

Ces airs ne l'abandonneront jamais. Il en est tellement imprégné qu'une de ses premières initiatives, à son arrivée au Lesotho, est de traduire ces cantiques en langue sotho. Il sait que la musique est un excellent adjuvant pédagogique qui aide à mémoriser les paroles. A plusieurs reprises, il signale la qualité des voix des indigènes qui interprètent ces chants. Lorsqu'il rentre en France, il rencontre César Malan et lui chante quelques uns de ces cantiques traduits en sotho, et il ajoute « *Quelle joie ce fut pour lui* ».

De nombreux témoignages viennent confirmer son attachement aux cantiques revivalistes. Lors de la tournée missionnaire en Europe de 1849-50, il prêche et introduit ces nouveaux chants qui « *exprimaient une joie plus simple, plus intime que la joie solennelle de l'ancien psautier ; les cantiques en eux-mêmes étaient une profession de foi et de joie du salut* »². Le dimanche 4 novembre, il est à Orthez. Après avoir prêché à la chapelle de l'Église libre, il soupe avec la famille Reclus et la soirée se termine « *en chantant des cantiques avec accompagnement de l'orgue expressif* »³.

¹ Eugène CASALIS, *Mes souvenirs*, Hendaye, EDIPRO, EDIPRO, 2011, p. 29.

² Jean PEDEZERT, *Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques*, Paris, Fischbacher, 1896.

³ Eugène CASALIS, *En service commandé. Journal d'un voyage en Europe (1849-1850)*, Paris, SMEP, 1937, p. 77.



Eugène Casalis vers 1886

(Photo Charles Reutlinger, bibliothèque du DEFAP)

En 1882, alors qu'il vient d'abandonner la direction de la Maison des Missions, Eugène Casalis est invité à assister à l'inauguration du deuxième temple de l'Église évangélique libre de Gaubert (Eure et Loir). Il n'arrive pas les mains vides. Il a composé un cantique qui reprend un vieil air allemand bien connu, celui du *Te deum* de l'Église ancienne. C'est le « *Grand Dieu nous te bénissons...* » qui figure sur le recueil *Alleluia* au n° 41/26 ou sur *Arc en ciel* au n°243¹.

A la même époque, il répond aux sollicitations du pasteur Bohin de Bellocq qui désire donner une couleur béarnaise à la fête de Noël. Souhaitant que les enfants interprètent un chant dans l'idiome local, il refuse de puiser dans le répertoire folklorique du terroir qu'il juge sans doute peu évangélique. Pour un protestant, attaché au texte biblique, il n'est pas question d'introduire dans l'Église des acteurs comme l'âne et le bœuf qui

n'apparaissent que dans l'évangile apocryphe de Matthieu.

1

Pour nous ouvrir ce saint lieu,
Pour nous y montrer ta face,
Viens toi-même, ô notre Dieu,
Nous précédant par ta grâce ;
Fais-en pour nous le séjour
De ta paix, de ton amour !

2

Les mains de pauvres pécheurs
Ont bâti cet Oratoire,
Entends le cri de leurs cœurs !
Père, fais-leur voir ta gloire
Les conduisant droit au but
De ta vie et du salut !

3

Ô Jésus, du haut des cieux,
Tu nous verras pleins de zèle,
Publier en ces bas lieux
Ton amour, berger fidèle,
Qui touché de notre sort
Nous a sauvés par ta mort !

4

Fais de nous tous tes brebis,
Nourris-nous de ta parole,
Que chérissant tes parvis,
Fuyant un monde frivole,
Ce cher troupeau tout entier,
Te trouve au bout du sentier !

5

Gloire soit au Saint Esprit,
Gloire soit à Dieu le Père,
Gloire soit à Jésus-Christ
Notre Époux et notre Frère.
Son immense charité
Dure à perpétuité !

Amen

¹ Je remercie Isabelle Olekhnovitch qui m'a communiqué ce texte, retrouvé dans les archives de l'E.E.L. de Gaubert.

En effet les, *Nadaus* traditionnels décrivent la naissance de Jésus sous des aspects pittoresques qui visent à émouvoir les chanteurs et les auditeurs, mais qui s'éloignent souvent de la présentation qu'en font les évangiles. Nous y découvrons un bébé « frais et joli comme une rose », entouré de bergers qui apportent « un petit sac de pommes, une poignée de noix ou une petite poche de châtaignes ». Les moutons, le bœuf et l'âne contribuent à réchauffer l'air de l'étable. Ces tableaux emportent l'adhésion du public béarnais essentiellement pastoral à l'époque. Parfois les bergers s'essayaient à avancer quelques considérations d'ordre moral ou théologique mais ils manquent de naturel et ne sont guère crédibles. Tout cela donne des tableaux charmants dans leur naïveté, qui reflètent la vie rurale béarnaise et qui s'animent lorsque les personnages se prennent à dialoguer. Nous avons une représentation sculptée de cette scène dans la crèche en bois de la cathédrale Sainte Marie d'Oloron où les bergers de Palestine se sont mués en pasteurs ossalois.

Nous comprenons qu'Eugène Casalis refuse de s'inscrire dans ce courant. Pour lui, la fête de Noël doit être l'occasion d'annoncer la bonne nouvelle qui prend naissance à la crèche de Bethléem. Il délaisse tous les ajouts des apocryphes et de la tradition pour ne conserver que le récit que nous donnent les évangélistes Matthieu et Luc.

Les sept strophes rappellent, dans le dernier vers, le message clé de l'Évangile : Jésus s'est fait homme pour sauver les pécheurs qui se confient en lui. Alors que les quatre premiers couplets se concentrent sur Noël, les derniers se projettent dans l'avenir et annoncent le ministère et la crucifixion de Jésus. La dernière strophe contient un engagement au service de Dieu : « Nous tau serbi qu'èm baduts ». De la bouche des enfants qui sont appelés à chanter ce Noël, jaillit toute la bonne nouvelle de l'Évangile.

Le *Nadau* de Casalis a été publié dans le *Protestant Béarnais* du 28 décembre 1882. Il était introduit par quelques lignes - ajoutées sans doute par le rédacteur du journal - qui rendent hommage à Jeanne d'Albret, « la mère des protestants béarnais ». Il sera repris

en 1897 par *Reclams de Biarn e Gascogne*, la revue de l'école félibréenne Gaston Febus.

La graphie, plus ou moins phonétique, utilisée par Eugène Casalis peut surprendre le lecteur qui sait que, lorsqu'il écrit, une réflexion sérieuse a été engagée pour codifier la langue et établir une orthographe cohérente. La *grammaire béarnaise* de Vastin Lespy date de 1858 et elle vient d'être rééditée à Paris en 1880, c'est-à-dire quand Eugène Casalis prend la plume. Mais sans doute était-il trop pris par ses fonctions à la tête de la Société des Missions de Paris pour se tenir au courant de toutes les dernières publications.

Plus étonnante est sa capacité à s'exprimer dans un béarnais d'excellente qualité alors qu'il a quitté le Béarn depuis plus de cinquante ans. Il n'a rien oublié des tournures qu'il a entendues dans son enfance. A l'époque, à Orthez, même les bourgeois restaient attachés à leur langue maternelle, qu'ils maniaient sous sa forme la plus pure, comme en témoigne l'éclosion d'une école orthézienne de prosateurs composée essentiellement de protestants : Pierre-Daniel Lafore, Eugène Larroque et Daniel Lafore. Il faut aussi invoquer l'extraordinaire facilité d'Eugène pour des langues aussi différentes que l'anglais, le hollandais, le sotho et le béarnais, pour ne parler que des langues vivantes. Il passait de l'une à l'autre sans difficulté et accueillait avec un sourire bienveillant les remarques saugrenues de certains de ses interlocuteurs. Lors de sa tournée missionnaire de 1849-1850, un pasteur bordelais n'hésite pas à lui poser cette question : « Monsieur, permettez-moi de vous demander comment vous avez fait pour ne pas oublier le français ; je m'attendais à vous entendre parler un jargon à l'africaine »¹.

Nous reproduisons le texte du *Nadau* dans son orthographe originelle et l'accompagnons d'une traduction française.

¹ Eugène CASALIS, *En service commandé. Journal d'un voyage en Europe (1849-1850)*, Paris, SMEP, 1937.

Nadau

Air allemand

Paroles d' Eugène CASALIS
1812-1891

♩ = 120

1. A Na - dau qu'y a tou - ra - de, Mes au
2. Nat au - sé - rou nè s'es - tu - ye Quoan bet

co n'ha - bem pas ret; Qu'ey lou di - e
pa - ré - che lou sou; Au bec dous - cas -

dé l'a - na - de Oun ya gai en tout en -
sous qué pu - ye, Chiu - le, sau - te dé gau -

dret. N'ha - yim pas d'au - te pen - sa - de:
you. Nous, can - tam à la pen - sa - de:

Lou moun - de qu'è - re per - dut!
Lou moun - de qu'è - re per - dut!

Chens es - ta pré - gat dé ba - de,
Chens es - ta pré - gat dé ba - de,

Ta's sau - ba Christ qu'ey ba - dut.
Ta's sau - ba Christ qu'ey ba - dut.

NOËL BEARNAIS

COMPOSE PAR EUGENE CASALIS

U bielh, qui ha hère courut lou mounde,
més qui éy toustem damourat Biarnés aü
houns dou co, qu'ha embiat aqueste can dé
Nadaü aous gouyats é a las gouyatotes de
Bellocq qui leyen la Paraoule de Diou près
d'u bielh Casteigt dé la nouste Daune dous
téms passats, la may dous proutestans dou
Biarn, la nouble e piousse Reyne de Nabarre,
Yane d'Albret.

Un vieil homme, qui a beaucoup voyagé
dans tout le monde mais qui est toujours res-
té béarnais au fond du cœur, a envoyé ce
chant de Noël aux garçons et aux filles de
Bellocq qui lisent la Parole de Dieu près d'un
vieux château de notre Dame d'autrefois, la
mère des protestants du Béarn, la noble et
pieuse reine de Navarre, Jeanne d'Albret.

1

A Nadau qu'y ha tourade,
Mes au co n'habem pas ret ;
Qu'ey lou die dé l'anade
Oun y a gay en tout endret.
N'hayim pas d'aute pensade,
Lou mounde qu'ère perdu !
Chens esta préгат de bade,
Ta's sauba Christ qu'ey badut.

1

A Noël tout n'est que gel,
Mais dans nos cœurs, point de froid.
En ce jour de l'année
C'est la joie en tout endroit.
N'ayons pas d'autres pensées :
Le monde était perdu,
Sans qu'on l'ait prié de naître,
Pour nous sauver Christ est né.

2

Nad ausérou né s'estuye
Quoan bet paréche lou sou;
Au bèc dous cassous qué puye,
Chiule, saute dé gautyou.
Nous, cantam à la pensade :
Lou mounde qu'ère perdu !
Chens esta préгат de bade,
Ta's sauba Christ qu'ey badut.

2

Il n'est point d'oisillon qui se cache
Quand il voit poindre le soleil,
Sur la cime des chênes il se pose,
Il siffle et sautille de joie.
Nous, nous chantons en pensant
Que le monde était perdu,
Sans qu'on l'ait prié de naître,
Pour nous sauver Christ est né.

3

Dap lous pastous anem béde
Aqueigt miracle d'amou.
N'ey pas sus u lhèit dé séde,
N'ha pas u bère maisou.
Qu'habè u soule pensade :
Tout lou mounde qu'ey perdu !
Chens esta préгат de bade,
Ta'u sauba Christ qu'ey badut.

3

Avec les bergers allons voir
Ce grand miracle d'amour.
Il n'est ni sur un lit de soie
Ni dans une belle maison.
Il n'avait qu'une pensée :
Tout le monde est perdu,
Sans qu'on l'ait prié de naître,
Pour le sauver il est né.

4

Lous andjes au cèu qué crident:
 Glori ! glori ! sie a Diou !
 Pats aus pécadous qui's hident
 En eigt du co franc et biu.
 N'hayit pas d'aute pensade :
 Lou mounde qu'ère perdut !
 Chens esta préгат de bade,
 Ta'u sauba Christ qu'ey badut.

5

Aqueitg Hill dou Rey dou mounde
 En badent homi qu'haura
 Dé touts maus u gran abounde,
 Mes nat né l'estounéra.
 Toute la soue pensade
 Qué séra : Mounde perdut !
 Chens esta préгат de bade,
 Ta't sauba que souy badut.

6

Sus la crouts, las mas traucades,
 A nous souls qué penséra ;
 Las cars tout esbrigailades,
 Ta bous, ta you préguéra,
 Soustiénut per la pensade :
 Lou mounde qu'ère perdut !
 Chens esta préгат dé bade,
 Ta'u sauba que souy badut.

7

Qué héram, nous, grans coupables
 Ta respoune à tan d'amou ?
 Nous, tan rets, tan miserables,
 Quign lou déram drin d'aunou ?
 Bibem d'aqueste pensade :
 Chens Eigt qu'èrem touts perguts !
 Ta's sauba qu'a boulut bade ;
 Nous tau serbi qu'em baduts.

E. Casalis
 Ancien missiounari au Lessouto,
 houns de las Afriques

4

Dans les cieux les anges chantent :
 Gloire ! gloire soit à Dieu !
 Paix aux pécheurs qui en Lui,
 D'un cœur franc et ardent se confient.
 N'ayez pas d'autre pensée :
 Le monde était perdu,
 Sans qu'on l'ait prié de naître,
 Pour le sauver Christ est né.

5

Le fils du Roi du monde,
 En naissant homme, endurera
 Bien des maux, de toutes sortes.
 Mais aucun ne l'ébranlera.
 Sa seule pensée sera :
 Pauvre monde perdu !
 Sans qu'on m'ait prié de naître
 Pour te sauver je suis né.

6

Sur la croix les mains percées,
 A nous seuls il pensera,
 Le corps tout brisé,
 Il priera pour vous, pour moi,
 Soutenu par cette pensée :
 Le monde était perdu,
 Sans qu'on m'ait prié de naître,
 Pour le sauver je suis né.

7

Que ferons-nous, grands coupables,
 Pour répondre à tant d'amour ?
 Nous, si froids, si misérables,
 Comment lui rendre un peu d'honneur ?
 Vivons dans cette pensée :
 Sans Lui, nous étions perdus.
 Pour nous sauver, Il a voulu naître,
 Pour le servir, nous, nous sommes nés.

E. Casalis
 Ancien missionnaire au Lessouto,
 au fond de l'Afrique.